

Paris et les écrivains québécois d'hier

Marie-Andrée Beaudet

Volume 35, Number 6 (210), December 1993

Écrire à Paris

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31592ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudet, M.-A. (1993). Paris et les écrivains québécois d'hier. *Liberté*, 35(6), 4-11.

MARIE-ANDRÉE BEAUDET

PARIS ET LES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS D'HIER

Évoquer les rapports littéraires entre le Québec et la France fait toujours, on ne sait trop pourquoi, lever une nuée de préjugés et d'idées reçues. Il faudra bien qu'un jour quelqu'un se penche là-dessus et s'interroge sur les curieuses flexions d'une pensée collective qui se complait à ne retenir de la vie littéraire d'hier que les zones d'ombre et d'ennui.

Ainsi estime-t-on généralement que la France, depuis les origines de notre littérature, s'est fort peu intéressée aux œuvres québécoises alors que le premier compte rendu critique paru à Paris coïncide avec la publication du premier recueil de poèmes publié au Québec par un Québécois et que tout au long de l'histoire littéraire du Québec, sans interruption, des livres et des auteurs ont eu droit en France à des présentations, à des articles, et à des distinctions.

De la même façon, on a tendance à croire que les séjours heureux des écrivains québécois à Paris sont un phénomène récent et exceptionnel. L'expérience de Saint-Denys Garneau est donnée par plusieurs comme exemplaire du sentiment de mal-être que les intellectuels québécois auraient éprouvé au moment de confronter l'immensité de leur rêve à la rugueuse réalité d'une grande Capitale moderne, bruyante et dévorante. L'Histoire, au contraire, nous apprend que pour un très grand

nombre d'intellectuels et d'écrivains québécois du passé Paris a été, comme l'écrivait Hemingway, une fête. Quelques exemples en vrac, tirés du XIX^e et du début du XX^e siècle, qui pourraient dans un cadre plus vaste être approfondis et multipliés par dix ou par vingt, invitent, on le verra, à imaginer la Ville rêvée comme une ville habitable et aimée.

En 1854, l'historien François-Xavier Garneau publie en feuilleton, dans *Le Journal de Québec*, « Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833 ». L'année suivante, devant l'intérêt manifesté par les lecteurs, la maison d'édition Augustin Côté de Québec reprend le récit en volume. Garneau y relate ses deux séjours à Paris. Il note les visites faites à des personnalités françaises alors en vue et décrit longuement et minutieusement sa tournée des grands lieux de la mémoire. Il éprouve une fascination particulière pour le cimetière du Père Lachaise :

Je ne sais combien de temps j'errai dans ce royaume des souvenirs, que je visitai une seconde fois avec les mêmes délices, lorsque je retournai à Paris l'année suivante. L'esprit s'agrandit au milieu de ces hautes intelligences qui vivront aussi longtemps que la civilisation. (p. 226)

Les décennies qui suivent verront paraître une multitude de récits de voyage et de correspondances mettant en scène la France et, notamment, Paris. Pour mémoire, citons quelques écrivains dont les noms se retrouvent dans la recension faite par John Hare dans *Les Canadiens français aux quatre coins du monde* : Sylva Clapin, Joseph Marmette, Edmond Paré, Honoré Beaugrand, Faucher de Saint-Maurice, Napoléon Bourassa, Arthur Buies, Adolphe-Basile Routhier, Pamphile Lemay, Wilfrid Larose, Jules Fournier, etc.

Paris, la beauté de la ville comme la richesse de son activité et de son patrimoine culturel, a très fortement habité l'imaginaire des écrivains québécois. Nelligan, on le sait, avait rêvé d'y publier son « Récital des Anges ». S'il avait pu faire la traversée, il aurait sans doute écrit à ses proches ce qu'un de ses disciples, le poète Guy Delahaye, écrivait à son vieil ami et complice Ozias Leduc, le 18 décembre 1912 :

*(...) il me semble que je demeure ici depuis toujours (...) J'achève de croiser Paris dans tous les sens. (...) J'ai fait les églises, j'ai fait les cafés, j'ai fait le Quartier latin, j'ai fait les Champs-Élysées, j'ai fait les musées, les bibliothèques, j'ai fait la rue (honte), le boulevard et les faubourgs, j'ai fait l'enceinte (de Paris) et la banlieue, j'ai fait l'amour (mais contrairement à Musset pas de vers), j'ai fait ma prière, je suis allé en métro, en cab, en auto, en train et à pied, rien en aéroplane (...) (cité par Robert Lahaise dans *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, p. 233)*

Arrivé à Paris à la fin de novembre 1912, accueilli par son ami Marcel Dugas qui l'installe à l'hôtel Jacob (9 rue du Sommerard dans le 5^e arrondissement, à deux pas de la Sorbonne) où lui et le musicien Léo-Paul Morin logent déjà, Delahaye, qui venait y poursuivre des études de spécialisation médicale à l'Institut Pasteur, n'y restera finalement que six mois. Contraint par la maladie à écourter son séjour, le poète des *Phases* et de *Mignonne*, *Allons voir si la rose...* revient à Montréal en laissant derrière lui, sur le sol français, les restes de ses dernières ambitions poétiques. Sur la liste des passagers du T. S. S. *Scotian*, le jeune médecin inscrit en marge de son nom : « Retour de Paris, J. H. S. (ex-Guy Delahaye) ». Délesté de son pseudonyme, Guillaume Lahaise, de retour à Montréal, s'empresse de racheter tous les exemplaires

invendus de ses deux recueils. Le poète n'est plus. Paris aurait-il eu raison de lui ?

Pourtant ses amis, eux, s'y sentaient fort bien, si bien qu'ils en firent leur seconde patrie. René Chopin, Marcel Dugas, Paul Morin, comme Albert Lozeau quelques années avant eux, publièrent tous leur premier livre à Paris. Chez Rudeval (Lozeau : *L'Âme solitaire*, 1907), chez Lemerre, l'éditeur des Parnassiens (Morin : *Le Paon d'email*, 1911), chez Henri Falque (Dugas : *Théâtre à Montréal*, 1911), chez Georges Crès (Chopin : *Le Cœur en exil*, 1913). Paul Morin publiera aussi à Paris, chez Émile Larose, en 1913, la thèse de doctorat qu'il avait consacrée aux *Sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow*. En 1942, dans un recueil entremêlant critique et souvenirs littéraires, Dugas évoquera ces temps de bonheur que furent pour lui et ses amis ces quatre années d'avant-guerre :

1914 ! Les débuts de cette année ne laissaient pas prévoir qu'elle s'achèverait dans un affreux carnage. Le printemps et le commencement de l'été s'écoulaient sans que la crainte ne se glissât dans nos âmes. On continuait de vivre dans une sorte de féerie. Les boulevards grouillaient d'une foule nombreuse, attentive aux joies, aux distractions qui foisonnent dans une grande capitale comme Paris. (Approches, p. 25)

Assistant aux grandes premières, notamment celle du *Sacre du printemps*, à la découverte émerveillée des Ballets russes et de Nijinski, fréquentant les cafés et les salons littéraires, celui d'Anna de Noailles en particulier, Dugas et Léo-Paul Morin connurent une bohème dorée à Paris. Après la guerre, Dugas y retournera. En 1933, il y séjourne encore lorsque Alain Grandbois, rue Racine, à deux pas du Théâtre de l'Odéon, est plongé dans l'écriture de *Né à Québec* :

L'été était si beau, et l'auteur se montrait volontiers distrait. Il aimait à flâner, à fumer une cigarette au Luxembourg, à se promener le long des quais, à boire un café à la Terrasse des deux Magots, sans parler des autres distractions qui sont le pain quotidien d'une grande ville comme Paris. M. Grandbois y sacrifiait. Jamais été plus délectable n'avait paru sur terre ; il descendait du ciel, vêtu de lumière et de parfums. Il semblait se donner une fête indicible. (Approches, p. 45)

Dans ces premières années du XX^e siècle québécois, dont l'effervescence intellectuelle peut faire songer à celle des années 1965-1970, la fascination pour la capitale française était grande. Dans ses *Souvenirs* (Éditions de l'Arbre, 1944), Édouard Montpetit traduit ainsi ses premières impressions en débarquant à Paris en 1907 :

Paris ! Je le traverse pour gagner l'hôtel et je reconnais ses rues, ses boulevards dont je n'avais suivi le tracé que sur des plans, ses monuments que je n'avais jamais vus, sauf sur des illustrations. (p. 64)

Il note plus loin :

Nous voilà plongés dans un milieu exclusivement français ; nous sommes en France et non plus loin de France, nous vivons la vie que nous avons connue à travers les livres, nous lisons la revue et le journal le jour où ils paraissent et non plus vieux de dix ou quinze jours ; tout cela est grisant et fort beau, mais tout cela nous oblige aussi à un effort pour ne pas paraître trop étrangers et nous assimiler le plus vite possible au monde nouveau.

Montpetit trouve à se loger au 16 rue Cassette et commence à fréquenter les cafés de la rive gauche, surtout la Taverne du Panthéon, et d'autres sur la rive

droite : le Café de la Paix, le Café américain et le Café napolitain. Mais le quartier de prédilection demeure pour lui le Quartier latin, comme il l'avait été quelques années plus tôt pour Edmond de Nevers (pseudonyme d'Edmond Boisvert) qui avait sa chambre dans un immeuble du quai Montebello et fréquentait le Café Voltaire où se réunissaient les poètes symbolistes et décadents. Ce café de la place de l'Odéon était aussi le lieu de rencontre de La Boucane, l'association des étudiants canadiens-français à Paris. Edmond de Nevers séjourna à Paris de 1892 à 1900, sauf pour un bref séjour en Amérique en 1896-1897. Peu de temps avant de rentrer au pays, il décrit à l'un de ses correspondants son emploi du temps et la vie plus monastique à laquelle la maladie le contraint :

Je suis au centre du monde, tout au milieu de la grande scène sur laquelle se portent les regards irrités de l'univers. Mon logement est en face de Notre-Dame. De ma fenêtre, tous les soirs je contemple la tour de Quasimodo. Je suis certainement le plus solitaire et le plus silencieux des trois millions d'habitants de Paris. (...) À huit heures, je me lève, je fais une heure de violon, puis je prends ma plume et je travaille tant bien que mal jusqu'à une heure. L'après-midi je vais généralement à la bibliothèque... De sept heures à huit heures, je fais une promenade autour du Jardin du Luxembourg. (extrait de lettre cité par Claude Galarneau dans « Edmond de Nevers, essayiste », Cahiers de l'Institut d'histoire de l'Université Laval, p. 31)

Les « exotiques », que la critique régionaliste se plaisait aussi par dérision à qualifier de « parisianistes », ne constituent pas la première génération d'écrivains québécois à rêver de Paris ou à y séjourner. Avant eux, Louis Fréchette, William Chapman et l'abbé Casgrain

avaient été des familiers de la Ville Lumière. Ils s'y méritent d'ailleurs tous les trois des prix de l'Académie française. Le cas de Casgrain est intéressant. Il fit de nombreux séjours à Paris et avait ses entrées dans quelques salons, notamment rue de Rivoli, où il entretenait les invités des progrès de la jeune littérature. Charles abder Halden dans *Études de littérature canadienne-française* (Rudeval, 1907) trace un portrait attachant et coloré de celui qui se plaisait à se considérer comme l'un des Pères de la littérature canadienne :

C'était pendant ce mois de février si troublé où Félix Faure disparut. Le jour de l'élection présidentielle, alors qu'une agitation factice essayait d'entraîner Paris sans y réussir, M. l'abbé Casgrain, sur la terrasse des Tuileries, rappelait la fondation des Soirées canadiennes et du Foyer Canadien, avec cet inimitable accent du terroir qui manque aux déracinés que nous sommes. (...) Les camelots débouchant de la rue de Rivoli et de la rue Royale criaient les titres de leurs feuilles où s'étaient d'énormes manchettes avec les nouvelles de Versailles. Pendant que se jouait peut-être le sort de la République, M. l'abbé Casgrain narrait les luttes soutenues en Acadie, au pays d'Évangéline, pour maintenir la langue française contre les tentations du clergé irlandais ; il faisait revivre l'âpre labeur de Garneau, la belle loyauté de Gérin-Lajoie, et l'abbé Ferland, et Taché, et la figure mélancolique de Crémazie, errant peut-être, un soir de bombardement ou d'émeute, à l'endroit même où nous passions. Entraîné par son récit, le vieillard parlait alors haut, avec de grands gestes. Si quelque gardien avait écouté, pensant que ces deux promeneurs discutaient les chances de M. Loubet ou de M. Méline, il aurait entendu avec surprise des phrases dans le genre de celle-ci : « Buies avait renoncé à toute liqueur pour devenir un abstinent. — Eh ! Buies ! vous ne buvez plus ? — Buies m'a répondu en riant :

« J'ai essayé de me conserver dans l'alcool, et ça ne m'a pas réussi. » (...) Le savant prêtre éclatait alors de rire, de ce rire jeune qui sonnait joyeusement cependant que les camelots se hâtaient le long des grilles, avec des brassées de journaux encore humides : La Patrie, Les Droits de l'Homme !... Résultat complet de l'élection présidentielle ! (p. 347-348)

Que de figures passées il faudrait évoquer encore, que d'anecdotes et que de souvenirs mériteraient d'être réanimés pour que prenne davantage corps et vie une véritable géographie littéraire de la présence heureuse et flâneuse des écrivains québécois à Paris. Une dernière image, offerte par Ringuet comme une invitation à aller avec lui, avec tous les autres avant lui, mettre nos pas dans ses pas, au détour de ces rues où, un jour peut-être des plaques commémoratives souligneront le séjour parisien de quelques écrivains québécois d'hier ou d'aujourd'hui :

Puis ce fut Paris. Paris où je me privai non de pain, mais bien parfois de dessert pour acheter des livres. Non pas dans les boutiques des quais qui ne valent pas leur ancienne légende. Mais aux éventaires des librairies. Bouquins sans virginité, aux pages coupées par d'autres. Bouquins vendus sans doute à regret ; et que j'achetais, moi, avec ravissement. Sous prétexte de fouiller des rayons cent fois glanés, je m'arrêtais à cinq heures dans une boutique de la rue Monsieur-le-Prince. Des amis s'y trouvaient que réunissait l'odeur enivrante de l'imprimé (...) (Ringuet, *Confidences*, p. 154)